

# 1.

Progressivement, des sons me parviennent. Mes paupières lourdes frémissent. Une douleur atroce à la tête salue mon réveil. J'entrouvre les yeux. Je me sens mal et j'ai un goût de fer dans la bouche. J'ai l'impression de ne plus être dans le bon corps. Il fait si froid! Tout est flou. Tout est trop lumineux, immaculé. Sur le plafond blanc flottent quelques éclats plus clairs, un miroitement comme sur la surface d'une rivière. Ces points lumineux trop éclatants sont brisés à intervalles réguliers par l'ombre que projette un ventilateur imposant qui tournoie et me donne la nausée, un hachoir géant. J'émerge dans ce cauchemar, mais rien pour l'instant ne me vient en mémoire. Tout est vide. Dans ma tête, il n'y a rien, sinon une angoisse qui grandit, car je ne suis pas dans l'état où je devrais être.

Un homme à la peau sombre fait soudain irruption dans mon champ de vision. Il se penche sur moi.

— Sophie, ma chérie!

J'ai peur. Mes dents s'entrechoquent. Qui est cet homme? Où suis-je? Qu'est-ce que je fais ici? Lentement, mes sens s'éveillent. Comme après un long combat, je m'efforce de réfléchir, mais la toile est vide, la page, blanche. J'ai beau chercher, rien ne vient.

— Qui êtes-vous?

— Je suis Joël, ton mari. Tu as eu un accident.

Il passe sa main sur ma joue. Je frémis. Une vive émotion envahit ses yeux pleins de tendresse. Mon mari? Je n'arrive plus à respirer. Mon cœur s'affole alors qu'il poursuit :

— Tu as perdu la mémoire.

J'entends ce qu'il dit, mais ne comprends pas. Je sens mon corps, mais il refuse de m'obéir. Je voudrais crier, mais mes forces me quittent. L'eau perle sur mon front. D'un mouvement machinal, je lève le bras pour l'essuyer. La douleur est bien présente. Je ne rêve pas, tous mes nerfs sont tendus. Je voudrais fuir.

Des doigts étrangers parcourent mes cheveux. L'angoisse m'étreint. Prise dans un étau, ma tête tourne au rythme des ombres voraces qui l'habitent. Tout est si confus!

Je sombre dans l'inconscience.

Un vrombissement constant me tire de ma léthargie. Je suis toujours au même endroit, mais la pièce est maintenant plongée dans la pénombre. Dans cet environnement singulier, je me sens perdue. Sur le plafond se découpent toujours les pales ovales qui brassent lentement l'air. En roulant les yeux vers la gauche, j'aperçois la silhouette de l'homme qui s'active près d'une armoire.

Il porte une chemise ample, sans col. Il a une taille élancée et ses mouvements sont délicats. Inquiète, je me remémore ce qu'il m'a annoncé : « un accident, perte de mémoire... » Ma capacité de comprendre semble disparue. Je retiens mon souffle. L'homme sort dans la nuit en écartant au passage de fins voilages. Je somnole en regardant onduler sous l'effet de la brise le tissu léger parsemé d'éclats d'étoiles.

Le temps se fait long. J'ai l'impression de ne plus être moi-même. Mon corps me trahit. Je roule sur le côté et me recroqueville pour masquer ma détresse. Des larmes me viennent aux yeux. Je suis égarée. Je reste longtemps ainsi, en position fœtale, l'inquiétude enserrant ma poitrine. Le néant m'enveloppe dans son linceul. Et si la mort venait? Peut-être faut-il attendre les anges? Des impressions à la fois volatiles et horribles me submergent.

C'est étrange comme les limbes sont calmes, comme on s'y sent seule. Personne n'est là pour m'expliquer la suite des choses. Je dois avoir de bonnes relations, pour occuper une chambre particulière dans les limbes. Quelle drôle d'idée! Je me fais sourire moi-même.

Tout ça n'a aucun sens pour moi, je dois me lever, je veux constater où je suis. Je repousse le drap souple et m'éclabouille sur le bord du lit en essayant de maintenir mon équilibre. La pression dans mon crâne est si forte que toute la pièce bascule. Je m'effondre lourdement sur le sol de céramique. De la table de chevet, un cadre dégringole et se brise avec fracas. Assise sur le sol jonché d'éclats de verre, j'observe la photo d'un Africain à la mine radieuse. Presque immédiatement, la porte s'ouvre en coup de vent; l'homme de la photo se précipite vers moi.

— Tu n'aurais pas dû te lever.

Il me prend dans ses bras pour me recoucher. Après avoir replacé le drap sur ma poitrine, il se penche sur moi, le coude sur mon oreiller. Je constate avec embarras que ses lèvres s'approchent terriblement des miennes. Va-t-il aller jusqu'à m'embrasser?

Je sens immédiatement son parfum délicat. Il semble soulagé, enthousiaste, même. Peut-être que mon état est

moins grave que j'ai cru. Pour éviter ce contact saugrenu, je tourne la tête. En voyant mon désarroi, il recule. Je suis rassurée. Son regard est profond et empathique. Soudain, il lance, comme s'il venait lui aussi de se réveiller :

— Oh! Sophie, ma chérie, j'ai eu si peur! Je croyais te perdre à jamais.

Mon cœur saute un battement ou deux. Je n'arrive pas à dire quoi que ce soit. J'essaie, mais il ne sort de ma bouche qu'un filet d'air. Pourtant, j'aimerais lui dire de reculer, qu'il est dans mon espace. Il est tellement familier, alors que je ne l'ai jamais vu.

Ses doigts frôlent maintenant mon bras. Mon air effrayé, chargé d'incompréhension, le convainc de reprendre une certaine distance. Il s'assoit près de moi et prend ma main. Il m'explique de quoi il retourne.

— Sophie, l'accident t'a fait perdre la mémoire, nous l'avons constaté à l'hôpital.

L'incrédulité fait place à la surprise.

— Je crois que vous vous trompez. Moi, je m'appelle...

Je n'ai aucun autre nom à lui donner. Je reste la bouche entrouverte, suspendue en apesanteur dans l'espace.

— Tu t'appelles Sophie Marchand, dit-il, les yeux pleins de compassion.

Je me sens embourbée dans une situation catastrophique. Le trou dans ma mémoire est béant. J'ai peur de lui poser des questions; la vérité m'effraie.

— Quelle sorte d'accident?

— Nous étions en voyage à Tunis lorsque tu as été renversée par une voiture. Le chauffard n'allait pas vite, mais tu as eu un sacré choc à la tête. J'ai vraiment eu peur de te perdre. J'espère que... Je suis content que tu reviennes parmi nous.

Le nom qu'il m'a donné trotte dans ma tête et son écho martèle mes tempes. Sophie! Rien que le néant. Qui suis-je? Quel est mon nom? Sophie? Ça ne me dit vraiment rien. Et Tunis? Que faisais-je là?

— Toi, tu étais là aussi?

— J'étais sur le trottoir quand tu as voulu traverser.

— Joël! C'est bien ça, ton nom?

— Oui, Joël Akil. Ton mari.

Je hoche la tête de gauche à droite. Je ne sais plus. Tout semble s'être effacé. Il me vient des idées, mais ce ne sont que des impressions. Le reste n'est que néant, ce qui me confirme que j'ai, pour un moment, perdu le fil de l'histoire.

Sa dernière phrase se faufile difficilement jusqu'à mon cerveau. Je serais mariée? Je suis gagnée par la panique, intérieurement d'abord, puis je sens la bouffée de chaleur gonfler en moi. Des larmes me montent aux yeux. Je tremble, prise de soubresauts. Sa voix chaude me réconforte.

— Ne t'inquiète pas, je vais tout faire pour que nous retrouvions notre vie d'avant.

Quelle vie? Je ne le connais même pas. Pourtant, je ne souhaite pas qu'il reparte.

Il attend une réponse de ma part, mais je ne peux que l'observer. Il fait si noir! Sa présence me réconforte. Je bafouille :

— Nous sommes allés à Tunis?

Je sais où se trouve Tunis sur une carte du monde. C'est quelque part au nord de l'Afrique, mais je n'arrive pas à m'y voir.

— Même si tu ne t'en souviens pas, ce n'est pas grave, moi, je m'en souviens et je suis là.

Il me regarde avec douceur et replace une boucle de mes cheveux sur mon épaule. Je me laisse consoler par sa présence. Je ne suis plus personne, mais je suis bien.

— Où sommes-nous, maintenant?

— Chez nous, tout près de Sidi Hmada.

Perplexe, je redresse la tête. Je regarde au fond de ses yeux noirs et crois y voir un homme bon, compatissant.

— Je t'ai ramenée à la maison. Tes souvenirs vont probablement revenir. Le médecin a bon espoir que tu retrouves tes repères. Ici, tu seras mieux pour ta convalescence. Je vais prendre soin de toi, ma Sophie.

Je retire de ses paroles un semblant d'espoir et de réconfort, mais je ne peux rien répondre, je ne sais plus. Que faire, sinon placer ma confiance en cet homme? Je ne peux pas m'enfuir en courant. Lentement, je comprends que tout ce qui me paraît étrangement nouveau ne devrait pas l'être, puisque je suis chez moi.

— Où est la maison, déjà?

— Au milieu de notre plantation d'oliviers.

— Des olives?

Pour bien s'assurer de ma compréhension, il ajoute :

— Tu adores notre oliveraie. Le domaine de Djébel-Bargou est la ferme que tu as choisie pour t'installer en Tunisie.

— En Tunisie!

— Oui, nous l'avons achetée il y a trois ans pour une somme dérisoire. C'était une très bonne affaire.

C'est trop d'informations! Mon cerveau se rebelle. Il a décidé de faire chambre à part. Je reste là, démunie, à ne rien dire, je n'ose plus rien demander. Que puis-je faire, sinon attendre de mieux me remémorer mon passé?

Pour l'instant, je ne peux qu'accepter mon état de dépendance avec la plus grande humilité.

À la lueur du jour, je me réveille en sursaut au son d'un grondement effrayant; mon estomac se contracte. La lumière naturelle filtre au travers des grandes portes vitrées. Au-delà, je ne vois rien, il fait trop clair. Mon cœur tambourine en permanence contre ma cervelle. Je ferme les yeux pour calmer mon inconfort.

Depuis quand suis-je ici? Je me rappelle m'être endormie près de cet homme, Joël, hier. Je tente de me redresser. Mes côtes me font souffrir et ma jambe arbore une ecchymose violacée, mais j'arrive à bouger tous mes membres. À mesure que mes sensations se réveillent, j'analyse l'environnement autant que mon élasticité. Me revient sans cesse en tête l'image d'une lumière aveuglante, puis plus rien. J'en déduis que j'ai bel et bien eu un accident. Cependant, je ne me rappelle pas vraiment où et quand. Hier, peut-être? J'ai de la difficulté à me situer, mais je ne suis pas morte; je devrais donc m'en remettre. Pourtant, à mesure que je me réveille, le vide réapparaît.

Sur ma gauche, je remarque une panoplie de tableaux exotiques colorés de formes variées, disposés de manière à former une grande mosaïque sur un mur de crépi blanc. D'une poutre sombre du plafond descend un ventilateur qui n'a rien de futuriste. C'est là un environnement bizarre. J'entends maintenant des voix qui s'approchent. Je ne distingue pas le discours, mais, tout près, un homme et une femme conversent.

J'ai les idées encore brouillées. Je n'arrive pas à penser avec cohérence, mais j'analyse les quelques éléments dont je

dispose. Une femme en tunique apporte un plateau qu'elle dépose sur un meuble. Lorsqu'elle s'aperçoit que je suis réveillée, son enthousiasme devient débordant.

— Bonjour, madame Akil! Comment vous sentez-vous, ce matin? demande-t-elle en tapotant mon oreiller et en souriant. Vous verrez, vous serez bientôt sur pied.

Elle semble me connaître. C'est angoissant pour moi qui ne la reconnais pas.

— Je peux avoir un peu d'eau?

— Vous devez avoir faim, aussi? J'ai monté une soupe légère. Vous devez prendre des forces. Bientôt, vous pourrez vous remettre progressivement à une alimentation plus consistante.

Cette femme mûre aux traits fins et à l'attitude bienveillante m'aide à me redresser et me présente le bol. Mes mains tremblent. Je bois quelques gorgées, mais une douleur lancinante à la tête me fait plisser les yeux.

— Prenez votre temps. Je m'appelle Fadila. Monsieur m'a engagée pour veiller sur vous.

Ouf! Voilà pourquoi je ne la reconnais pas.

Cette Fadila, qui porte des vêtements si particuliers, se met frénétiquement à nettoyer et astiquer la pièce. Je la soupçonne de garder un œil sur moi. Lorsqu'elle m'annonce qu'elle va préparer le repas du midi, elle me conseille de me reposer.

J'essaie de me concentrer sur mon cas lorsque l'homme à la peau brune se ramène avec un panier d'abricots. Ce Joël m'apporte aussi des cachets pour ma migraine, qui ne font qu'apaiser légèrement ma douleur. Il s'assoit sur le bord du lit, mais, cette fois, il respecte la distance.

L'accident m'a laissé un corps presque intact. C'est ma tête qui s'est brisée.



Durant les jours suivants, j'ai encore la sensation désagréable que mon crâne se rétrécit. J'ai toujours mal à la tête, jusqu'à en avoir la nausée lorsque je bouge trop vite. Aussi suis-je contente que mon ange gardien m'entoure de bons soins. Petit à petit, j'apprends à le connaître. Je dors beaucoup, mais, tous les après-midi, lorsque Joël m'apporte des fleurs et des fruits, il me renseigne sur notre passé et sur notre vie commune. Il répond de son mieux à toutes les questions qui m'assaillent.

— Joël, pourquoi avoir choisi la Tunisie, si nous sommes canadiens tous les deux?

— Après notre rencontre à l'université, nous avons d'abord habité Montréal, mais, quand tu as vu de tes yeux cette région pour la première fois, tu t'es mis en tête de déménager ici. Je n'avais plus d'arguments. À l'époque, mes parents vivaient encore près de Tunis. Ils nous ont quittés, depuis.

— Ils sont morts?

Il acquiesce et poursuit rapidement pour cacher son malaise.

— C'est probablement ma mère qui t'a donné la piqûre pour le climat d'ici et les olives, elle était tunisienne, c'est mon père qui est canadien.

— Qu'est-ce que j'étudiais, à l'université?

Il réfléchit un temps pour bien se remémorer cette époque.

— Tu étais passionnée par les roches. Tu étudiais sans arrêt. Je devais t'arracher à tes livres pour t'emmener au restaurant. Après nos études, nous nous sommes mariés. Nous avons une maison, jadis.

Il marque un temps d'arrêt. Les yeux au ciel, il poursuit :

— Nous avons tout vendu pour venir ici. Nous étions tellement amoureux, avant!

Il sourit, amer. Pour la première fois, je vois l'homme déstabilisé qui a perdu beaucoup. De mon point de vue, notre passé n'a jamais existé. Je me sens un peu coupable. J'essaie de sortir de cette impasse. Je veux bien croire que je l'ai vraiment aimé, ce qui me semble plausible, car il est plutôt attirant.

— Toi, qu'est-ce que tu étudiais, à l'université?

Avec patience, il me décrit ses études aux HEC. Ses domaines de prédilection, c'était l'administration des affaires, la mise en marché, la gestion...

— Tu gères donc notre plantation?

— Tout à fait.

Cet après-midi me plaît beaucoup. Je ne suis pas obligée de plisser les yeux parce qu'il fait trop clair et la discussion est plus facile, plus amicale. Nous étions assurément très proches, avant.

— Depuis quand vivons-nous ici?

— Nous avons voyagé entre le Canada et la Tunisie durant quelque temps, mais nous nous sommes vraiment installés ici à la suite de la mort de ta mère, il y a presque deux ans.

— Ma mère est morte?

— Je suis désolé que tu l'apprennes ainsi. Après la mort de ton père, elle a eu un cancer.

— Mon père aussi est... Mais c'est terrible!

— Tu te souviens d'eux?

— Absolument pas!

Je suis désemparée. Ces nouvelles rendent mon amnésie encore plus effrayante.

— Joël, comment étaient-ils?

— Très gentils, mais tu les trouvais trop routiniers.

— Si tu savais comme je suis triste d'être dans cet état!  
Tous ceux que j'aimais n'existent même plus dans ma tête.

— Je suis là, moi.

Assis sur le lit, Joël me serre dans ses bras et je ne résiste pas. Ainsi appuyée contre lui, je souhaite en apprendre davantage.

— Joël?

— Oui, Sophie.

— Je dois bien avoir d'autres proches qui pourraient m'aider à retracer mon passé?

— Sophie, tu ne te souviens probablement pas non plus des raisons qui t'ont fait déménager ici, mais c'était ce que tu voulais. Tu vois, en étant fille unique, tu t'es toujours très bien débrouillée sans personne. Je pense que c'est un trait de caractère que nous avons développé tous les deux en grandissant seuls.

— Tu es sûr qu'il n'y a personne d'autre? J'ai peut-être encore des amis au Canada!

— Vu l'éloignement, tu n'as pas vraiment gardé de contacts avec eux. Notre refuge, nous l'avons forgé tous les deux ensemble, toi et moi.

Je suis confuse. Aucune autre option ne s'offre à moi pour me soutenir dans la réappropriation de mon passé. Joël me caresse doucement les cheveux, alors que j'essuie mes larmes.

— Hé! Regarde-moi!

Je lève la tête pour l'apercevoir du coin de l'œil.

— Ça va aller. Ça aurait pu être pire, tu aurais pu... Ne t'en fais pas, on va s'en sortir ensemble.

Je ne réponds pas. Je bats des cils, les yeux pleins d'eau. Je suis une immigrante amnésique. Quelle effroyable chose!

Au fil des jours, j'apprends la vérité de la bouche de Joël,

qui me renvoie une image de ma vie selon son propre miroir, sa version. J'accepte petit à petit chacune de ses réponses à mes questions. Je me sens exposée aux intempéries, nourrie par de maigres informations.

Selon Joël, j'ai aménagé ma chambre simplement, selon mes goûts, en y mettant les toiles que je préférais, celles pleines de couleurs chaudes représentant un paysage esquissé lors d'un voyage à la mer. Pourtant, une fraîcheur flotte toujours dans l'espace. Souvenir d'avant?

N'est-ce pas étrange, pour un couple, de faire chambre à part? Il m'apprend qu'ici, au domaine, nous avons cette habitude qui permet à chacun d'avoir sa propre intimité, tout en voyageant fréquemment dans l'univers de l'autre. La maison est suffisamment grande pour que nous puissions nous le permettre.

— J'ai hâte que nous reprenions nos escapades nocturnes, m'a-t-il avoué dans un sourire enjôleur.

Gênée, je n'ai pas osé demander plus de détails. Son explication, sans équivoque, sous-entend que nous sommes des amants épanouis et heureux. Comment retracer toutes les portions de mémoire qui me font défaut? Dans ce pays que je ne connais plus, je ne suis qu'une étrangère dans mon propre corps sans cervelle.

Après quelques jours au lit, je reprends des forces. Je veux maintenant voir au-delà de ma chambre, sortir un peu de cette cellule où j'ai l'impression d'étouffer.

Joël m'aide enfin à me lever. Il me tient par la taille le temps que je trouve mon équilibre.

— Sophie, attention! Pas trop vite! Ça va?

— Oui, je suis un peu étourdie, mais c'est tolérable.

Avec son aide, je fais brièvement le tour de ma chambre

au deuxième étage. Je suis encore chancelante. Cependant, la migraine s'est estompée. Je m'accroche à la présence rassurante et aux souvenirs de Joël.

Il s'approche pour me soutenir et me diriger vers la porte-jardin qui s'ouvre sur le paysage, sous la véranda, une espèce de salon extérieur couvert, bordé de trois arches soutenues par quatre piliers carrés. Aussitôt, j'ai un coup de foudre. Mon regard s'anime devant la beauté que je découvre.

— C'est...

Je bafouille, prise d'une excitation irrépressible.

— Oui, c'est chez nous.

— Ouah!

Je suis plus qu'impressionnée. Je ne m'attendais pas à voir un si beau panorama.

Encore bas, le soleil du matin est déjà puissant et chaud. Je comprends immédiatement la nécessité de l'air conditionné dans ma chambre. Je ferme les yeux pour me laisser chauffer par ses rayons énergisants. Lorsque je les rouvre, le paysage est toujours là, encore plus sublime. Je suis parachutée dans un monde fantastique. Je vois pour la première fois, à perte de vue, une prairie cultivée qui s'étend au-delà de notre jardin. Les couleurs et les formes sont variées. Des alignements d'arbres partent en différents points de fuite qui donnent l'impression d'une immense courtepointe dans les tons de vert. Je désigne les arbres rabougris aux feuillages plus argentés.

— Ce sont nos oliviers?

— Oui! Là, les verts plus brillants, ce sont nos citronniers.

Devant mon air surpris, il ajoute :

— Nous avons aussi des amandiers.

— Et jusqu'où va notre terrain?

— Tu vois la ligne d’arbres foncée, au loin? Jusque-là.

— Mais c’est immense!

Il esquisse un sourire empreint de fierté.

La découverte du paysage se poursuit un moment. Au loin, on voit de grandes montagnes bleutées qui donnent de part et d’autre sur une vallée. Tout est tellement parfait! Cette villa comble mes sens. C’est certainement le domaine de mes rêves, puisqu’il me projette dans un état de béatitude agréable. Je l’ai certainement bien choisi. Lorsque je suis rassasiée, Joël m’entraîne jusqu’à la balustrade de ciment où je découvre notre cour. Elle est là, turquoise, crevant les yeux comme un joyau, au milieu de cet espace clos; en bas, il y a une piscine. Je regarde Joël, émerveillée, tout sourire.

— Oui, c’est notre piscine. Tu as toujours aimé l’eau.

— Je peux y aller?

— Pas maintenant, mais bientôt. Tu n’es pas encore assez forte.

Je trépigne d’impatience. J’aurais vu la mer que je n’aurais pas été plus heureuse.

Soudain, un chien beige grimpe les marches pour participer aux réjouissances. Joël le fait fuir d’un mouvement brusque.

— Aïdi n’a pas le droit de monter à l’étage; elle reste dehors. C’est notre chien de garde.

Je poursuis mon exploration de cet environnement en le considérant d’un œil nouveau. Le jardin est délimité par un mur d’enceinte en ciment, un espace qui ressemble à un cloître. Je vois une remise cubique, décrépète, appuyée dans un angle. La maison semble manquer d’entretien, mais je m’abstiens de formuler tout commentaire. Cependant, après avoir eu la vision du domaine, je ne peux refréner mon

excitation et ma hâte de m'aventurer au-delà de l'escalier extérieur qui donne directement sur la terrasse, en bas.

Cependant, Joël, en tant que superviseur de ma santé et en mari avisé, me retient encore quelques jours à l'étage, de peur que l'effort ne fasse monter la pression dans mon crâne. Je profite donc durant les jours suivants de cet espace couvert qui se prolonge sur toute la façade de la maison. Cette deuxième pièce à vivre, percée de grandes ouvertures en arches, laisse passer l'air sans être exposée aux rayons directs du soleil. Je suis très contente d'avoir ce petit espace salon dans le prolongement de ma chambre qui occupe une extrémité de la galerie. Le bureau de Joël, lui, est juste à côté, à l'autre bout. En faisant les cent pas, je passe devant sa porte où je peux le voir travailler, penché sur ses dossiers. Je l'invite à discuter :

— Tu travailles?

Je le surprends, mais il n'en laisse rien paraître.

— Non, viens t'asseoir, je règle des comptes.

— Je ne veux pas te déranger.

— Tu sembles triste...

— J'ai simplement un peu de mal à me faire à toute la nouveauté que je découvre.

— Notre vie peut te paraître récente pour l'instant, mais tu verras, ça ne durera pas longtemps. Je vais te faire visiter notre domaine et tu redeviendras la reine des lieux.

Il pointe une chaise de rotin qui trône dans un coin, sur laquelle je m'effondre lourdement.

— Ça ne va pas?

— Joël, j'aimerais tellement me souvenir de notre vie d'avant!

Il se recule sur son siège, perplexe.

— Te manque-t-il quelque chose?

— À vrai dire, pas vraiment, sinon des souvenirs.

Il se lève, me prend par le bras et me conduit au soleil. Je me laisse guider. Ses mouvements sont empathiques, ses yeux semblent regarder au loin, vers quelque chose que je ne vois pas encore.

— Lorsque nous avons découvert ce lieu...

Il m'observe un court moment et, devant mon air intrigué, poursuit :

— Tu m'as dit : « C'est le plus bel endroit au monde ! » C'est pour cette raison que nous avons décidé ensemble de construire notre vie ici.

Son corps frôle doucement le mien ; il passe sa main sur ma nuque et rapproche sa bouche de la mienne. Tout lui semble si naturel ! Je baisse les yeux. Comme une gamine gênée, je ne peux soutenir son regard. Au dernier moment, je détourne légèrement la tête. Je respire à peine. Je sais que, involontairement, j'ai brisé quelque chose entre nous. Il me relève le menton pour que je le regarde de nouveau. Il a de beaux yeux noirs, un visage avenant, une peau sombre et lisse. C'est un bel homme. Il sourit, même si sa déception est palpable.

— Je... je suis désolée.

— Ne le sois pas, fais-moi confiance, nous allons nous retrouver, affirme-t-il.

Je dépose ma main sur la sienne, appuyée sur le large rebord de la balustrade. Je remarque son jonc de mariage et passe mon doigt sur le métal brillant. Je constate alors que, moi, je n'en possède pas. Mon index marque un mouvement sur mon annulaire, là où il aurait dû se trouver.

— Joël, pourquoi n'ai-je plus mon alliance ?

Il répond, un peu moqueur :



— Tu l'enlevais toujours pour les travaux et... tu l'as perdue.

Je replace ma main sur la sienne.

— Merci, Joël, d'être là.

C'est un peu faible comme prix de consolation, mais je ne suis pas encore à l'aise de le sentir si proche de moi.

Il retire sa main et retourne à ses papiers en s'excusant, la mine renfrognée. Moi, je reste là, appuyée à la balustrade. Je laisse mes pensées aller à la dérive, emportées par la brise légère.

Nous avons donc davantage qu'un lieu en commun. Sans Joël à mes côtés, j'ai l'impression d'avoir une identité quelconque, d'être une femme, c'est tout. Le regard au loin, à la recherche de ma mémoire, j'échafaude des certitudes. Ce lieu est ma maison, je dois m'y faire, je veux m'y retrouver. Je dois peut-être tracer une croix sur le passé et recommencer à neuf avec lui? La vie est parfois si étrange! Je ne comprends pas encore très bien pourquoi je me suis retrouvée dans un coin aussi perdu. Dans quel contexte ai-je quitté le Canada pour m'établir dans cette vie, à l'orée d'une zone aride d'Afrique du Nord?

Après quelque temps, ce nouveau décor habille mon quotidien et je commence à m'y sentir plus à l'aise. La compagnie de Joël y est pour beaucoup. Nous prenons ensemble, sous la véranda, les repas que Fadila cuisine. Elle en profite pour ranger la chambre. J'ai aussi vu Nazim, son conjoint, qui est notre jardinier. De la cour, il me salue poliment lorsqu'il m'aperçoit en haut de ma tour d'ivoire. Je me sens choyée, telle une invitée de marque. Ma convalescence se poursuit agréablement.

Tous les soirs, Joël me fait découvrir des jeux de patience et des jeux de lettres. Il est fort, mais je suis une bonne élève.

J'ai des aptitudes pour la logique et les mots; c'est comme une seconde nature. En peu de temps, je peux rivaliser avec lui, ce qui confirme tout ce qu'il m'a raconté sur ma vie d'avant, à savoir que j'ai fait des études, que j'aime les lettres et que je n'ai pas l'impression d'avoir perdu trop de mes connaissances, seulement mes repères et mon passé. Cependant, il me surprend en m'informant que c'est moi qui ai peint les tableaux accrochés aux murs. Leur beauté m'inspire et me calme depuis mon réveil. Cette révélation me touche énormément.

L'effort que je dois faire pour me lever est de moins en moins pénible. Mes étourdissements et mes nausées ont pratiquement disparu, même si j'ai des maux de tête récurrents. À la fin de chaque journée, j'ai la satisfaction d'avoir relevé un nouveau défi. C'est là ma récompense pour les efforts que je déploie. Ma chambre est simple, mais splendide. Tout y est pâle et naturel, tellement apaisant! Les meubles en bois patinés par le temps y mettent une touche de chaleur exotique. Régulièrement, Joël rapporte des fleurs de notre jardin pour remplacer celles qui se défraîchissent. Le parfum délicat des jasmins aromatise l'air.

Les tiroirs et la penderie contiennent des vêtements confortables, certains ajustés, d'autres plus amples et soyeux. Je découvre ma garde-robe en en essayant de nouveaux à toute heure de la journée. Décidément, j'ai des goûts éclectiques: des chemisiers délicats, des camisoles usées, certains pantalons ajustés, d'autres amples et vaporeux. De me voir jouer les mannequins fait bien rire Joël. J'aime particulièrement les robes courtes en tissu léger qui suivent tous mes mouvements et je préfère marcher pieds nus ou avec mes nouveaux escarpins, ceux que Joël me dit avoir achetés à Tunis en ma compagnie peu avant qu'un chauffard me vole une grande part de ma vie.

Je me concentre maintenant sur un but bien précis, me réappropriier mon univers. Joël me propose une relecture de notre vie. C'est un peu comme un livre audio que j'écoute en ayant hâte de connaître la suite. Je me sens parfois mal à l'aise d'être une intruse dans son environnement, mais, physiquement, je n'ai plus vraiment mal. Joël a passé plusieurs jours à la maison avec moi, sans paraître trop impatient de retourner à son travail. Bien que les jours soient paisibles, je commence à me questionner sur son emploi du temps.

Un soir, après le départ de Fadila, alors que nous sommes tous deux sous la véranda, je soulève la question.

— Joël, as-tu pris congé pour moi?

— Évidemment! Je n'allais pas te laisser seule ici!

— Où travailles-tu, habituellement?

— Dans la cour!

Il rit presque à gorge déployée, comme s'il venait de dire une réplique excessivement drôle, mais sa blague tombe à plat. Devant ma moue d'incompréhension, il s'explique.

— Je n'ai aucun talent pour le travail manuel. Je me suis perfectionné dans la gestion d'entreprise.

Il m'observe avec des yeux fauves avant de déclarer :

— Les olives, c'était seulement pour t'amuser.

— Mais c'est honorable, comme emploi!

Je suis médusée. Pour la première fois, je le trouve descendant. Je suis déçue; je croyais que nous nous occupions de la plantation ensemble. Je l'imaginai très bien dans des tâches terre à terre, à mes côtés, la sueur coulant sur sa poitrine.

— C'est toi qui tenais à t'installer ici. C'est toi qui aimes jouer à la fermière. Moi, je n'ai pas voulu te priver de ton projet.

— Si je me fie au sentiment d'amertume qui me vient, j'imagine que nous avons déjà eu ce genre de conversation?

— Bien sûr! Ma compagnie, avec ses revenus annuels dans les sept chiffres, aurait pu suffire à te faire vivre.

— Tant que ça!

— Il est certain que le marché fluctue, mais je travaille pour que les profits soient intéressants.

— Qu'est-ce que c'est, comme compagnie?

— *Akil ressources*, gestion de ressources minières.

— Mais tu l'aimes bien, notre plantation, non?

— C'est toi que j'aime! Tant que tu seras ici, je l'aimerai aussi.

Il respecte l'écart que je lui impose tacitement et me paraît prêt à m'attendre. Ses yeux doux me regardent, pleins de sollicitude, alors que, moi, je l'observe timidement. Lorsque la fatigue me gagne, il me reconduit à ma chambre. Nos regards se croisent. Il dépose un baiser sur mon front. Je perçois chez lui une grande déception. Pour confirmer mon intuition, je lui pose directement la question.

— Ça va?

— Sophie, tu es toujours aussi belle. Je sais que tu dois apprendre beaucoup de choses en même temps, mais...

Il hésite à poursuivre.

— Mais quoi?

— J'aimerais t'embrasser comme avant, je voudrais t'aimer... mais je comprends que nous ne sommes plus dans le même état d'esprit, en ce moment.

— J'admire ta franchise.

— Quand tu seras prête à venir vers moi, je serai là.

J'ai affaire à un homme d'honneur. Je m'endors en pensant à tout le temps que je devrai rattraper et à son doux compliment: «Tu es toujours aussi belle.»